

fond du lac, devant nous, dans le lointain, commence un terrain plan qui s'enfonce à perte de vue vers le Nord. De jolis îles, comme autant de fleurs soulevées et fraîches, se baignent avec agrément dans ses eaux limpides. Ce lac court au Nord-Ouest dans le sens de sa longueur, mais à partir de son milieu il se courbe légèrement vers le Nord. Nous cotoyons la rive droite afin de tomber quelque part sur la décharge que nous sommes déterminés à suivre. Une dernière baie reste à traverser; on se demande si l'on ira à gauche ou à droite. "Piquons au Nord," crierai-je à mon tour, et ainsi vers cinq heures nous entrons dans l'embouchure d'une petite rivière assez profonde au courant de laquelle nous nous abandonnons. Il est bientôt l'heure de camper, mais nous ne débarquerons pas sans avoir baptisé le beau lac que nous venons de passer. Une heureuse inspiration nous fournit un nom précieux à beaucoup de titres, béni de tout le diocèse, le plus digne de respect, que nous prononçons tous avec amour et que vous entendrez avec plaisir, celui de lac Bourget. Nous baptisons du même nom la jolie petite rivière aux eaux calmes qui fait communiquer après un parcours de deux lieues ce lac à la grande rivière Mantawin. A six heures nous dressons notre tente sur un coteau près de la grève qui nous donne un nouvel horizon d'une beauté remarquable. De l'éminence où nous sommes campés, je fais observer à M. Brassard une ligne régulière de collines, loin dans le Nord qui court du Sud Ouest au Nord-Est et je lui exprime en termes formels mon opinion que nous sommes en ce moment dans la vallée de la Mantawin, et que cette côte régulière que nous apercevons de loin doit en être la borne. Sur ces entrefaites, l'arrivée de deux chasseurs canadiens qui campent avec nous met fin à notre discussion, et nous apprend en effet que la rivière Mantawin n'est plus qu'à un mille et demi de notre camp, que nous appellerons désormais "le camp de la rencontre."

Jeudi, 11 Septembre.—Personne de nous ne fut lent ce matin. Nous avons hâte d'atteindre cette rivière qui fait le sujet de nos conversations depuis si longtemps et qui devait être le *non plus ultra* de notre course dans le Nord. En un clin d'œil tout est prêt, personne ne retarde et nous sautons dans les canots qui volent et devançant le courant sous l'effort puissant de nos avirons. L'atmosphère est pur de tout nuage, le soleil brille au ciel avec éclat; ses rayons nous échauffent; tout annonce un beau jour. Tout-à-coup les trois hommes du premier canot poussent un cri en faisant tourner leurs chapeaux dans l'air; l'écho n'avait pas répété le dernier son que nous étions derrière eux; les deux canots glissaient alors sur les eaux de la Mantawin. Si notre Pigeon eût eu des ailes, nous l'eussions envoyé porter la bonne nouvelle de notre arrivée sains et saufs sur cette rivière à ceux qui nous ont vu partir avec tant de crainte et qui nous suivent avec tant de sollicitude. Nous descendons pendant toute la journée en redoublant d'attention pour prévenir à temps les rapides et les chûtes que nous ne connaissons pas. Par ce que nous avons vu aujourd'hui, nous pouvons dire que la Mantawin coule des eaux claires, limpides, à travers une vallée remarquablement plane et un sol qui paraît fertile. Les grèves peuvent avoir 5, 6 et quelquefois 10 et 12 pieds de hauteur et sont formées de différentes couches de terre parfaitement visibles en tous lieux. De nombreuses langues de terre sur les bords de la rivière, couvertes d'aulnages

desséchés ou de gros foin, sont pour ainsi dire prêtes à être cultivées. Comme nous l'avions présumé hier, une ligne assez régulière de collines borne ce que nous avons vu aujourd'hui de la vallée vers le Nord, comme le versant des Laurentides la borne vers le Sud. Quelques montignes isolées couronnent la beauté du coup d'œil, en brisant la monotonie d'une plaine continue. Tout le territoire que nous avons aperçu aujourd'hui est très propre à l'agriculture, les vallées qui commencent à la rive sont entomées vers le sud par des collines qui s'élèvent en amphithéâtre et qui, dans quelques endroits, viennent expirer aux bords de la rivière où elles se terminent par des falaises. En descendant le courant, nous nous sommes souvenus de quelques uns de ces vieux aïeux canadiens qui vont si bien sur l'aviron et qui sont encore sur les pages d'honneur du mémorial de M. Brassard, "Le fil du roi d'Espagne," "A la claire fontaine," "Mon père a fait bâtir maison" et beaucoup d'autres nous ont fait passer sur l'eau d'agréables moments.

Vendredi, 12 septembre.—Après une exploration assez avant dans l'intérieur, sur la rive droite, où nous trouvons un sol de terre jaune sablonneuse, nous poursuivons le cours de la rivière qui nous offre parfois sur ses bords des terrains brûlés, si bien nettoyés que la plupart peuvent êtreensemencés à bien peu de frais. Nous parvenons à un sixième rapide dont le portage est en côtes continues et pavé de roches en plusieurs endroits.

Nous eûmes beaucoup de fatigue dans ce trajet et trois minutes d'émotion. Nous cheminons lentement le long d'un fourré très épais lorsqu'un grand bruit de feuilles sèches et de branches qui se rompent frappa soudainement nos oreilles. Nous hâtons le pas, mais le bruit augmente et se rapproche. Notre guide, arrêté tout court sur ce qu'il voit, nous crie sourdement de nous ranger à ses côtés et de mettre la main à la hache et au fusil en même temps. Le bruit se rapprochant toujours il lance à tout hasard une décharge à travers les branches. Nos bras déjà levés tenaient la hache suspendue prête à tout mettre en pièces lorsqu'un malheureux lièvre tout effaré sautant du buisson nous passa dans les jambes et dispara derrière nous en deux bonds. Un éclat de rire général rompit notre gravité et surprit nos figures encore allongées, puis nous nous fîmes d'appeler cette route: "Le portage du lièvre."

En laissant ce portage et nous éloignant du rapide, nous tombons dans une vallée excellente dont le sol est plan, assurément fertile et facile à cultiver. Qu'on en juge: ce sol est couvert d'abord de bois mêlé, puis peu-à-peu d'ormes, de noyers, de frênes, d'aulnes, d'osiers, qui attestent sans contredit une terre de première qualité. Nous débarquons deux fois pour nous bien assurer de sa qualité par un examen spécial et nous y remarquons avec plaisir la belle terre grise et forte de la vallée du grand fleuve. Nous descendons toujours et bientôt nous sommes au milieu d'un terrain inondé à de grandes distances par une chaussée qu'on nous a dit exister non loin de là. Nous la visiterons demain. En ce moment nous avons à notre droite un lac appelé par les sauvages: "Kaïakama," comme si nous disions en français Lac à la raquette; nous y entrons par un chenal étroit à travers les aulnages desséchés, dans l'intention d'aller planter notre tente au fond du Lac auprès du seul habitant de ses lieux. Nous rôdons une couple d'heures à travers les taillis inondés afin de trouver une issue qui puisse